Le tribunal du Baile General de Valence. Pour une connaissance de la captivité et de l'esclavage en Méditerranée, xve-xviie siècle

María Ghazali

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7316>

DOI : 10.4000/cdlm.7316

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 355-381

ISBN : 978-2-914-561-64-8

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

María Ghazali, « Le tribunal du Baile General de Valence. Pour une connaissance de la captivité et de l'esclavage en Méditerranée, xve-xviie siècle », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 87 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7316> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7316>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Le tribunal du Baile General de Valence. Pour une connaissance de la captivité et de l'esclavage en Méditerranée, xve-xviie siècle

María Ghazali

- 1 La captivité et l'esclavage en Méditerranée sont des phénomènes intimement liés aux guerres entre Chrétienté et Islam. Les captifs sont des prisonniers de l'autre religion dont on espère pouvoir tirer une rançon. Ils ont été pris en mer ou sur terre lors de razzias menées sur leur propre sol et, pour ce qui est des États de la péninsule Ibérique sur la frontière même, zone en perpétuelle recomposition qui se meut sous l'effet de la Reconquista, soit du viiie à la fin du xve siècle. L'esclavage est lié à la conquête, au droit du vainqueur sur le vaincu : c'est ce qu'il advient aux populations qui résistent lors de la prise des villes musulmanes de la Péninsule ou quand les Espagnols portent le fer sur la rive sud de la Méditerranée et y installent des présides. L'esclavage est également le sort réservé à ceux qui assujettis à un prince se soulèvent contre lui. Le pacte de reconnaissance mutuelle, par lequel les sujets doivent fidélité à leur seigneur et celui-ci protection envers eux, est rompu. Le prince peut en toute légitimité les réduire en esclavage, comme ce fut le cas des Grenadins lors des soulèvements de 1500 ou de 1568. L'esclave est destiné à être vendu et à demeurer dans un statut d'esclave. Le captif est supposé retrouver son état d'homme libre à travers le rachat. Sauf que parfois l'esclave est racheté par les siens – ou par lui-même – et le captif peut ne l'être jamais. Entre l'un et l'autre, la distinction est difficile à faire et, de fait, la condition de vie des deux est bien l'esclavage.
- 2 Pour étudier le phénomène de la captivité et de l'esclavage en Méditerranée, et plus précisément à Valence (Espagne)¹, nous disposons de nombreux fonds d'archives très riches : ceux du collège du Patriarche – où se trouvent les protocoles notariés –, ceux de la Municipalité, ceux de la Cathédrale et ceux du Royaume de Valence, où il y a toute la documentation du tribunal du Baile General². Représentant du roi entre le xiiie et le

début du xviii^e siècle³, celui-ci doit veiller à ce que tous ceux qui introduisent des marchandises dans le royaume de Valence paient le quint real, taxe qui revient de droit au monarque⁴, équivalente en principe au cinquième de la valeur du produit importé. Les captifs et les esclaves étant des marchandises comme les autres, leurs propriétaires doivent les déclarer, en se présentant avec eux – ou en donnant procuration à une tierce personne – devant le baile⁵.

- 3 Le captif ou l'esclave peut aussi avoir été acheté à un autre par-devant notaire. En tout état de cause, il doit être présenté au baile. Si l'ancien propriétaire ne s'est pas acquitté du quint, il lui revient de le faire. Au xve siècle, le Baile General de Valence exige que son tribunal soit le seul où l'on puisse payer le quint pour introduire dans le royaume les captifs et les esclaves, mais d'autres bailías revendiquent le même droit et peu à peu il en perd l'exclusivité. Au xvii^e siècle, le quint peut être payé par-devant la bailía d'Alicante ou de Denia, voire à Cagliari ou à Naples, dans les domaines du roi d'Aragon. Il suffit alors au propriétaire de l'esclave d'apporter la preuve qu'il a déjà payé ailleurs.
- 4 Le baile traite aussi des cas des esclaves en fuite, arrêtés dans le royaume. Après que le fugitif a été emmené à la prison de la Bailía ou à la prison commune de Valence (Sant Arcis), le baile le fait venir au tribunal et il l'interroge sur les raisons de sa fuite. Ce dernier raconte alors, souvent par le menu, son parcours d'esclave et les raisons pour lesquelles, un jour, il a décidé de s'enfuir de chez son maître. Comme on ne peut pas garder l'esclave en prison en attendant que son ancien maître se manifeste – si jamais il le fait –, puisqu'il faut le nourrir aux frais du roi, le baile décide de le vendre aux enchères publiques. S'il n'y a pas d'acquéreur, le baile peut le remettre aux bons soins d'une tierce personne (encomanar), qui usera de lui comme s'il était sien, mais devra le nourrir et le vêtir. Toutefois, s'agissant d'un esclave ayant un propriétaire légitime, si ce dernier se manifeste et le réclame – il a un an pour le faire – l'acheteur, ou celui qui en a la charge, devra le lui remettre sur-le-champ, en échange du paiement de tous les frais engagés pour lui.
- 5 Nous avons donc là une source fiscale et judiciaire de grand intérêt, mais elle présente aussi bien d'autres avantages : elle évolue en fonction des événements et elle nous renseigne sur bien d'autres aspects, tels que le flux de captifs ou d'esclaves qui entrent dans le royaume, l'identité et le statut social de ceux qui les présentent au juge, ainsi que de ceux qui les achètent. Lors des différents interrogatoires auxquels procède le baile – systématiques et approfondis lors de la présentation du captif au xve siècle, casuels et partiels au xvii^e siècle, quasi inexistant au siècle suivant –, nous voyons comment l'on passe du captif considéré dans son individualité à un groupe social. Le vocabulaire change également : si au xve siècle le terme le plus employé est celui de « captif » (catiu), au xvii^e, c'est le mot esclave (sclau) que l'on trouve dans tous les documents. Il suffit de nous reporter au titre des livres que nous avons répertoriés en note 1 pour les deux périodes. La traite négrière y est sans doute pour quelque chose.
- 6 Au xve siècle, dans leur grande majorité, les captifs qui sont présentés au baile ont été pris en mer ou lors de razzias effectuées sur les côtes du Maghreb ou sur la frontière avec le royaume de Grenade. Pour que le propriétaire soit juridiquement reconnu comme tel, le baile doit déclarer que le captif en sa possession est une prise « de bonne guerre » (de bona guerra). Mais, pour pouvoir en juger, le captif doit au préalable répondre à une série de questions : quel est son nom, son âge, son métier ? Est-il captif ou franc ? D'où est-il ? A-t-il encore ses parents ? Est-il marié et a-t-il des enfants ? Dans

quelles circonstances et où a-t-il été capturé ? L'interrogatoire se fait en valencien, mais il y a un traducteur (torcemany)⁶, pour ceux qui ne savent pas la langue (aljamía⁷).

- 7 Après avoir fait jurer le captif⁸, le juge le déclare « de bonne guerre », d'autant plus facilement qu'il est en règle générale « sarrasin » ou « maure », c'est-à-dire musulman, donc « ennemi de la sainte foi catholique et du seigneur roi », et que, de surcroît, il reçoit un florin par sentence. Il le remet aussitôt à celui qui l'a présenté « pour qu'il puisse le vendre, l'aliéner et le transporter et faire toutes ses volontés comme il est permis et licite à chaque seigneur et maître de faire avec ses propres choses »⁹. Après paiement du quint, fixé par le courtier du tribunal (corredor) en fonction du prix auquel l'esclave a été estimé, celui qui l'a déclaré peut garder l'esclave pour lui, ou le vendre. Parfois, un acte de vente est dressé un ou deux jours après la déclaration du baile.
- 8 Ainsi, les différents documents de la Bailía de Valence nous permettent d'appréhender le phénomène de la captivité en Méditerranée du xve siècle au xviiie siècle dans toute sa complexité et sa diversité, aussi bien du côté des populations asservies, que de ceux qui les ont dominées et privées de liberté. Mais ils rendent compte également des événements et des grands changements politiques qui ont eu lieu, non seulement dans le bassin méditerranéen, mais aussi en Afrique et aux « Indes espagnoles et portugaises ».

Qui présente/déclare le captif/l'esclave par-devant le Baile General ?

- 9 En premier lieu, il y a celui qui a effectué lui-même la capture, que ce soit en course ou lors d'une incursion. Au xve siècle, ce sont parfois des nobles qui viennent eux-mêmes devant le baile avec un lot de captifs dont ils se sont rendus maîtres. À la tête d'une galère, ils font la course et mènent des razzias. En 1412, Rodrigue de Lune¹⁰, met à sac Cherchell¹¹, c'est ce que nous raconte un Maure de 24 ans qui sait l'aljamía, nommé Hamet Ben Safi, le 7 août 1423 : « Il y a environ onze ans que ledit noble Mosen Rodrigo de Luna vint au lieu de Cherchell (Sarcell) avec des galères, deux galiotes et un brigantin armés ; et un jour à l'aube, il entra saccager ledit lieu et prit les Maures, hommes, femmes et enfants qu'il y avait en ledit lieu, parmi lesquels il y avait ledit déclarant (confesant), alors âgé d'environ douze ou treize ans ; et après le pillage dudit lieu, ils furent mis dans lesdites fustes et emmenés à Peñíscola (Paníscola) ; et dès lors, ledit déclarant a toujours été captif dudit Mosen Rodrigo à Peñíscola ; et il y a trois jours que ledit noble Mosen Rodrigo de Luna a donné ledit déclarant à En Gil de Morrello, serviteur dudit Mosen Rodrigo de Luna, qui l'a mené ici à Valence »¹². C'est donc En Gil Morrello, Navarrais de Tudela, qui présente Hamet Ben Safi au baile, devenant ainsi propriétaire du captif que lui a offert son maître Rodrigue de Lune, en paiement sans doute de ses services.
- 10 À l'époque, d'autres nobles font de même. Le samedi 13 avril 1423, le noble chevalier Mosen Francesch de Bellys, patron d'une galère armée, présente au juge, 31 hommes maures (moros) et 12 femmes maures (mores). Les hommes ont été pris en mer dans les eaux de Sardaigne et de Corse, alors qu'ils étaient en course sur une galiote et un brigantin ; les femmes ont été capturées lors d'une incursion. Il dit les avoir pris avec sa galère, qui naviguait de conserve avec celle du noble Mosen Bernat Centelles conduite par le patron En Loys de Canyelles¹³. Ce dernier confie à son frère En Johan Canyelles,

deux Maures pris en course pour qu'ils les mènent à Valence et les présentent au baile en son nom. À travers cet exemple, nous voyons comment des captifs ont été attribués au patron de la galère appartenant à Centelles – sans nul doute pour paiement de son travail lors de la distribution du butin –, et nous voyons aussi comment c'est son frère qui le représente auprès du juge¹⁴.

- 11 Autre cas de figure, le patron d'un bateau amène devant le juge des captifs appartenant au propriétaire du navire qu'il commande : en 1558, En Pedro Destrella, patron d'un brigantin du duc de Maqueda, présente « onze têtes de Maures » – cinq hommes et six femmes de tous les âges – au nom de son seigneur¹⁵.
- 12 Il y a également des marchands qui déclarent des esclaves. Ainsi, le 6 septembre 1509, En Ferrando Fuster, marchand de Valence, présente « 50 têtes noires » (testes negres), hommes et femmes d'âges divers qu'il dit avoir apportés du Portugal par mer sur la caravelle d'En Domenech, demandant au Magnifique régent de la bailía générale qu'il lui plaise de les juger « de bonne guerre » pour qu'il puisse en disposer en toute légalité. Notons que, contrairement à ce qui se faisait au siècle antérieur, le baile ne les interroge pas, ce qu'il justifie en disant « qu'ils sont tellement sauvages (bozales) que l'on ne peut pas exiger d'eux des "confessions" ». Sur-le-champ, « attendu que ces noirs sont de la terre des noirs infidèles ennemis de la sainte foi catholique et du seigneur roi », ils sont déclarés « de bonne guerre » par le baile, donnant ainsi faculté audit En Ferrando Fuster « de vendre, d'aliéner et de "faire commerce d'eux" (comerciar de aquelles) comme s'il s'agissait d'objets propres »¹⁶. Ce même jour, le marchand vénitien Jacob Renoldi vient au tribunal avec « une captive de couleur bistre (lora), d'une quinzaine d'années, originaire des Indes, de la terre d'où l'on apporte du brésil, dont il ne connaît pas le nom car elle est très sauvage (bozal), et qui a été déchargée (descarregada) au port du Grao au nom de Micer Cesaro de Barsi »¹⁷. Ainsi, certains marchands ne font que présenter des esclaves à la place d'un autre. Autre exemple, le 7 février 1505, « En Johan Martinez, marchand de la ville de Viana, royaume du Portugal, présente une captive noire âgée de 20 ans, nommée Maria, naturelle de ladite ville de Viana, que lui avait remise Roiz Suares de ladite ville de Viana pour la porter à Valence pour la vendre »¹⁸.
- 13 Certains nobles donnent procuration à des hommes qui sont à leur service (criados) pour aller à Valence vendre leurs esclaves. Le 26 août 1558, le comte d'Alcaudete, gouverneur du préside d'Oran, lançait une expédition sur Mostaganem qui fut un échec total. Le comte fut tué et des milliers d'Espagnols tombèrent en captivité¹⁹. Parmi ces captifs figurait le fils du comte, Don Martín de Córdoba, qui connaîtra trois ans de captivité à Alger. Don Martín a besoin d'argent pour payer son propre rachat. Aussi, donne-t-il l'ordre à Juan Rodríguez de la Cerdilla et à Gabriel Carillo de vendre aux enchères publiques tous les esclaves qu'il possède dans sa villa²⁰ d'Alcaudete. C'est donc munis d'une procuration qu'ils vont pouvoir aller à Valence vendre les esclaves au nom de leur maître, Don Martin de Córdoba²¹.
- 14 Au xvii^e siècle, il semblerait que le tribunal de la bailía ait moins d'exigence envers ceux qui représentent les propriétaires, car ils ne font que déclarer qu'ils ont reçu d'eux « une commission verbale ». C'est ce que dit Francisco Gil, citadin (ciudadà) de la villa de Capdet, lorsqu'il présente en nom du notaire Pedro Dias Eslava, « un esclave barbaresque nommé Matheu Sanchis, de couleur de coing cuit, marqué au fer sur les deux joues, de belle taille, élancé (un poch estirat), âgé de 30 ans »²². D'autres fois, rien n'est spécifié : le 23 juin 1610, le marchand flamand Juan Vanovesquie déclare, comme

faisant partie des biens du capitaine Nicholas Der, Anglais de nation, capitaine du navire le Pros Lion, un esclave très noir, de nation gentil du Cap vert, nommé Miquel, pas encore baptisé, le visage allongé, marqué par deux coups – l'un au front et l'autre sur la joue droite –, avec les oreilles trouées, âgé d'environ 20 ans ; estimé par le courtier de la Bailía à 74 livres, le marchand paie 4 livres 13 sous 4 deniers de quint ²³.

Les propriétaires des captifs/esclaves

- 15 Au xve siècle, les propriétaires privés de « captifs » sont des plus divers : on trouve des nobles, des ecclésiastiques, des notables (hommes et femmes), des marchands, mais aussi et surtout de nombreux artisans. Valence est une ville alors en pleine expansion économique et elle a besoin de main-d'œuvre. Un armurier, un « maître de dagues », un fabricant de bouchons, un charpentier, un cardeur de draps (peraire), un tisserand de drap de soie, un peintre, un savonnier, deux boulangers (flacader), un autre boulanger avec sa femme, la femme d'un tailleur, un notaire, un marchand de Majorque, achètent un « captif » parmi les 31 Maures pris en course en 1423 par les galères de Bellys et de Centelles. Sur les 76 enfants et cinq femmes raziés, cette même année et par les mêmes galères, un notaire achète deux enfants : un petit garçon de 7 ans, Mahomat, fils de Fatima bent Mahomat, et une petite fille de 2 ans, Aixa, fille de Selema bent Hamet, au prix de 85 florins les deux. Un épicier achète Fatima bent Mahomat, 35 ans, avec le plus jeune de ses enfants, Ali, âgé de deux ans, et un courtier achète Almalahu bent Abdallah, âgée de 60 ans²⁴. Nous voyons comment les enfants les plus jeunes, et qui souvent ont encore besoin d'être nourris au sein, restent avec la mère alors que les autres en sont séparés.
- 16 Au xviie siècle, les artisans apparaissent moins parmi les propriétaires d'esclaves. Marchands, notaires et hommes de lois, ecclésiastiques et nobles sont ceux qui les possèdent. Les esclaves sont également moins nombreux sur le marché : denrée plus rare, ils sont aussi plus chers et donc moins accessibles aux couches sociales les plus basses. Au xviie siècle l'Espagne traverse une grave crise économique et démographique, notamment à Valence durement frappée par la peste de 1647, et l'on chercha à obtenir des esclaves. Parmi les nobles qui en possèdent, l'on retrouve encore parfois les mêmes familles qu'au xve siècle : Don Cristofol Centelles, devenu marquis de Quirra, en Sardaigne, déclare le 14 mars 1609 être le propriétaire de quatre esclaves, pour lesquels il a déjà payé le quint à Cagliari (Cagliari). Deux d'entre eux : Francisco Bonavantura « 20 ans, barbe noire, une marque entre les deux sourcils et d'autres au poignet droit » et Amet « 13 ans et demi, une marque noire sur la lèvre supérieure et une autre entre les deux sourcils, blanc de peau », furent achetés au patron majorquin Andrés de Llorca de deux prises ; deux autres, Ali et Amet, maures de 18 et 16 ans, le premier, « grand, jeune, blanc, l'oreille droite trouée, une marque sur la main droite », et le second, « imberbe, visage arrondi (cariple), l'oreille droite trouée, cuisinier », furent achetés à des corsaires nissards qui les portèrent à Cagliari pour les vendre²⁵. Toujours au xviie siècle, Don Christoval Sedenyo, gouverneur du marquisat de Denia, donne « commission verbale » à un soldat, Sancho Valldespina, pour qu'il lui déclare « un esclave de couleur de coing cuit, Ali, âgé de 14 ans, petit de taille, une cicatrice due à une blessure sur le côté gauche de la tête. » Estimé à 30 livres en février 1610, le quint que doit payer son propriétaire s'élève à 2 livres²⁶.

- 17 Les soldats déclarent des esclaves à la place de leur seigneur, mais parfois aussi en leur nom. Souvent, ce sont les nobles au service desquels ils combattent, qui les leur attribuent en paiement de leur solde. Il arrive qu'ils les gardent pour les offrir à l'un de leur parent, mais la plupart du temps ils les vendent. Le soldat Sancho Valldespina, dont nous venons de parler, présente en 1610 au baile : le 18 janvier, un « Turc de nation »²⁷, « de Constantinople, naturel d'Anatolie, nommé Mustafa, âgé de 30 ans, de belle taille, de barbe couleur châtain, avec une verrue au menton sur le côté droit »²⁸ ; le 21 août, « un esclave appelé Morat, Turco-hongrois de nation, 23 ans, avec cinq signes ronds de feu sur chaque bras du poignet jusqu'au cou »²⁹. Dans les deux cas, c'est le marquis de Santa Cruz, général des galères de Naples, qui les lui a donnés. Chaque fois, le courtier Pere Llorens évalue l'esclave à 60 livres et il doit remettre 4 livres de quint, plus les frais de la cour qui s'élèvent à 1 livre 8 sous et 10 deniers. Cet exemple nous prouve comment, au début du xvii^e siècle, les Espagnols – et plus spécifiquement les galères du marquis de Santa Cruz – sont dans l'offensive en Méditerranée orientale.
- 18 Une enquête plus systématique sur les propriétaires de « captifs » – qualifiés d'« esclaves » dans tous les documents du xvii^e siècle –, devrait nous aider à mieux évaluer l'évolution sociale de cette catégorie sur les trois siècles.

Origine géographique des captifs et lieux de la capture

- 19 Les captifs sont essentiellement originaires de Berbérie ou, nous dit-on encore, de « terre de Maures ». Ils appartiennent aux royaumes de Fès, Tlemcen ou Tunis. Parfois, on précise aussi le lieu : Oran, Bone, Bougie. Ils sont pris en mer dans les eaux corses, sardes ou siciliennes (Tunisiens et Algériens, pour la plupart), dans le détroit de Gibraltar (Marocains essentiellement, et Grenadins aussi au xve siècle), mais aussi près des côtes espagnoles ou d'Afrique du Nord. Les captifs de la course sont des hommes jeunes, et souvent sans attache : ni parents, ni femme, ni enfants. Pris sur des bateaux marchands, les hommes sont de tout âge et l'on trouve aussi parfois parmi eux quelques femmes et enfants. Capturés chez eux, sur leurs terres, lors de razzias menées par des soldats et des propriétaires de galères, ce sont en grande partie des femmes et des enfants qui sont faits captifs. Les conquêtes de territoires au Maghreb et l'installation de présides à Ceuta et Melilla (1497), Mers El-Kébir et Oran (1509), Bougie et Tripoli (1510), apportent aussi leurs lots d'esclaves. Ces présides jouent par la suite un rôle important dans l'approvisionnement de l'Espagne en esclaves, notamment celui d'Oran. Ainsi, le 3 mars 1666, le patron majorquin Lucas Estrellas se présente à Alicante venant d'Oran avec trois esclaves noirs : Sitraha, 20 ans, marquée au fer au visage, Masauda, fillette de 8 ou 9 ans et Barçat, homme de 22 ans. Sitraha sera achetée par Juan Verdeguer de la ville de Denia qui paiera pour elle le quint à Alicante, et c'est le prêtre Mosen Joachim Sancho qui la conduira devant le baile de Valence pour la déclarer le 25 février 1667³⁰. De nombreux enfants, comme nous le verrons infra, furent les victimes de cet esclavage venu d'Oran.
- 20 Le royaume nasride de Grenade est également l'objet d'incursions menées par les almogávares³¹ de Castille et de Valence sur la frontière terrestre, et leurs eaux (Malaga, Almeria, Alcudia) sont régulièrement écumées par les chrétiens. Diego Ferrandis et Ferran Lopez, passent souvent dans le royaume de Grenade, traversant à gué le Guadiana, pour capturer des Maures ; en 1421, ils prennent un Maure de 22 ans, qui lui-même cherchait à s'emparer de chrétiens³². Cette même année 1421, une barque de

Maures, transportant des marchandises³³ de Malaga (Maliqua) à Monecha (royaume de Grenade), est prise en mer par En García Roys, patron d'un bateau de Carthagène : un tailleur juif, Salym Albaix de Malaga, 43 ans, est capturé en même temps que deux Maures noirs – un garçon de 13 ans et une femme –, esclaves de Mahomat Abenfaqui, alguazil de Monecha. Seuls les deux hommes sont vendus : le plus âgé, à un tanneur de Valence, En Leonard Darago, au prix de 90 florins ; et le plus jeune, à un certain Pere Boys, pour 58 florins³⁴. La femme n'étant pas vendue, elle deviendra sans doute domestique dans la maison du patron En García Roys.

- 21 Les prises nous renseignent parfois aussi sur le commerce qui existait entre le royaume de Grenade et le Maghreb. En 1424, Pere de la Torre d'Alicante, Alfonso Ardit de Carthagène et En Berthomeu Silvestre de Cullera, patrons de barques armées, ont formé une compagnie et pratiquent la course ensemble. Ce dernier ramène à Valence dix Maures (« neuf mâles et une femelle, âgée d'environ trois ans »), qui lui reviennent sur les 22 Maures qu'ils ont pris ensemble le dimanche 6 janvier dans le détroit de Gibraltar sur un bateau parti de Malaga qui allait à Tanger. Ce bateau transportait des marchandises³⁵, ainsi que cinq captives noires et deux nourrissons. Du partage, lui revinrent plusieurs pièces de drap de laine ainsi que deux captives noires : il vendit chacune d'elles à 1 000 sols, l'une à Alicante au noble Don Pere Mara et l'autre à Lope Ferrandis³⁶.
- 22 Les Maures présentés au baile sont désignés comme « Maures blancs » ou « Maures noirs », et au xve siècle ces derniers sont souvent des esclaves qui appartiennent aux Maures du Maghreb ou de Grenade, et les documents précisent alors qu'ils sont originaires « des terres de Noirs ». Esclaves des Maures, ils sont ensuite esclaves des chrétiens.
- 23 Avec la traite négrière, dont le Portugal a le monopole à partir de 1479, Lisbonne exportait des Noirs vers Séville, qui les introduisait sur les marchés. Le 24 janvier 1505, Johan de Veregna procureur de Don Diego Hurtado de Mendoza, comte de Priego (royaume de Castille), se présente devant le baile de Valence avec six captifs : cinq Noirs et un couleur bistre (llor)³⁷. L'un des Noirs, Franastro, âgé de 24 ans, « est fils d'esclaves ayant appartenu au comte de Priego et il est né dans ce comté de Castille » ; un autre, nommé aussi Franastro, âgé de 30 ans, « qui jura sur les Évangiles », dit qu'il est de la « terre de Jolof³⁸ [...] et qu'il fut capturé sur sa terre avec d'autres Noirs, puis emporté au Portugal avec les autres, et qu'après on l'emmena en Castille, où il fut vendu à Séville à un homme qui le vendit ensuite audit comte de Priego » ; les deux derniers, Johan et Pedro, âgés de 16 ans, étaient de Terranova³⁹, ne savaient pas si leurs parents étaient vivants ou morts, étaient captifs du comte de Priego, ne se souvenaient pas comment ils avaient été pris car ils étaient alors très petits, mais ce qu'ils savent c'est qu'on les emmena au Portugal, puis en Castille où on les vendit au comte de Priego ». Autre témoignage : en juin 1558, un Noir de taille moyenne, âgé d'une quarantaine d'années, qui se nomme Anton Moreno, est arrêté à Nules, près de Valence. Amené devant le baile, il fait le récit de sa vie :

Il dit qu'il est naturel de Guinée, « des îles »⁴⁰ du roi du Portugal. Il ne sait pas si ses parents sont vivants ou morts car ils sont restés là-bas. Quand le roi du Portugal alla conquérir « lesdites îles », il fut capturé alors qu'il était petit en même temps que de nombreux autres et ils furent tous apportés à Lisbonne, puis on l'emmena à Plaisance en Estrémadure pour le vendre à Hernando Figueroa, gentilhomme de la ville de Grenade, de qui il était le captif, et il dit qu'aujourd'hui il est le captif de

Francisco Figueroa, son fils. Il dit qu'il s'est enfui de chez son maître il y a environ trois semaines, car il s'était querellé avec lui.

- 24 Francisco de Figueroa, chanoine de la cathédrale de Grenade le fait rechercher par la justice⁴¹. Ces exemples nous montrent quel était le circuit d'introduction des esclaves noirs en Castille, notamment par Séville, qui servait également de relais vers l'Amérique espagnole par le biais de sa Casa de la Contratación.
- 25 Les bouleversements politiques internes à la péninsule Ibérique apparaissent dans les documents d'archives relatifs à l'esclavage. En 1505, En Berthomeu de la Calçada, habitant de la ville de Léon, procureur du noble don Marin Vasques de Cunha⁴², corregidor – soit un représentant du roi –, « présente » « un captif blanc », d'environ 35 ans, du nom d'Antonio de Granada, qui « prêta serment au nom de Notre Seigneur Dieu et sur les quatre Évangiles de sa main droite. [...] Il dit qu'il est naturel du lieu d'El Padul⁴³ dans le royaume de Grenade, qu'il n'a plus que sa mère, qu'ils étaient musulmans mais que maintenant ils sont chrétiens, qu'il est captif de Don Marin Vasques de Cunha ». À la question, comment est-il tombé en captivité ? Il répond que « quand c'était la guerre de Grenade, il fut pris par les armées du roi et fait captif ; puis, que la reine le donna audit Marin Vasques de Cunha, avec qui il est resté jusqu'à maintenant, et que son maître l'a envoyé à Valence pour qu'on le vende ». Trois remarques s'imposent : Antonio de Granada – son lieu d'origine est devenu son nom – est tombé en captivité, suite à la première rébellion des Grenadins, quelque cinq ans auparavant, à laquelle les mudéjares⁴⁴ de la vallée de Lecrín prirent une part active, et que les Rois Catholiques utilisèrent comme motif pour abroger les accords (capitulaciones) de Grenade de 1492 qui leur accordaient le droit de pratiquer l'islam ; en 1502, tous les mudéjares de Grenade durent se convertir au catholicisme, d'où sa réponse concernant sa religion et celle de ses parents ; enfin, il était courant qu'un roi ou un chef militaire accordât, aux soldats ayant participé à une guerre ou à une bataille, un ou plusieurs captifs – l'esclavage étant le sort réservé aux vaincus – dont ils pouvaient tirer profit, soit en les exploitant directement, soit en les vendant. C'est ce que fait ici Don Marin Vasques de Cunha en vendant son captif Antonio de Granada sur le marché de Valence⁴⁵.

Les captifs de la course

- 26 En 1423, Bellys présentait 31 hommes maures pris alors qu'ils se trouvaient eux-mêmes engagés dans une campagne de course⁴⁶. Lors de leur interrogatoire mené par le baile, ils doivent décliner leur nom, leur âge, dire d'où ils sont et quel est leur métier, s'ils ont père, mère, femme et enfants, les circonstances enfin de leur capture. Ainsi, pour ce qui est de l'âge : le plus jeune à 13 ans et le plus âgé 50 ; neuf ont 20 ans ; deux ont 22 ans ; un a 23 ans ; douze ont 30 ans ; un a 32 ans ; un a 35 ans ; un a 40 ans ; un a 45 ans ; un a entre 30 et 35 ans. Ce qui fait que la majorité des hommes (24 sur 31) ont entre 20 et 30 ans. La course, particulièrement éprouvante, requiert des hommes vigoureux et résistants.
- 27 Pour ce qui est de leur lieu d'origine : 14 sont de Bougie (lieu de sortie de la course), quatre de Constantine (royaume de Bougie), quatre de Bône, quatre du royaume de Tunis (dont un de Alhama), deux du royaume de Tlemcen (dont un de Mostaganem), un d'Alger, un de Turquie, un de Malaga. Comme nous le voyons là, il y a une participation de corsaires d'autres régions du monde musulman.

- 28 Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la grande majorité d'entre eux exerce un métier : il y a cinq laboureurs, un ouvrier saisonnier, deux vendeurs de légumes, deux vendeurs de fruits, deux épiciers (dont l'un vend de l'huile et d'autres marchandises), deux bouchers, deux vendeurs de drap, un tisserand de couvertures (texedor de flacades), un fabriquant de peignes pour tisserands (fa pintes de texedor), un valet au service de marchands maures, un valet au service d'un juge de Bougie, un muletier propriétaire de bêtes de somme, un portefaix, un docker qui charge et décharge du bois ; le Turc est archer au service d'un chevalier, l'enfant de 13 ans « s'occupait des bêtes », le Tunisien Salem Abenmahomat, âgé de 20 ans, fait et vend des beignets (bunyoler) à Bougie. L'on peut se demander ce qui les a poussés à s'engager dans la course. Le Juif, Danys Ben Carxuos, marchand de tamis (merchant de garbells) ambulant, originaire de Tlemcen, et capturé lui aussi en mer cette même année 1423, nous en donne sans doute l'une des raisons : « Il dit qu'à cause de la grande disette qu'il y avait à Tlemcen, il était allé à Tabarit, ville du royaume de Tlemcen, et de là il s'était embarqué pour Melilla, et de Melilla il allait à Alcudia, espérant y trouver une vie meilleure, quand il fut pris en mer »⁴⁷. La grande misère du moment aurait donc poussé tous ces hommes à entrer dans la course. Toutefois, le laboureur Abdallah Almalaquy – celui qui est originaire de Malaga –, nous donne également une autre explication : « Il était allé à Alger sur une barque de En Johan Marti pour porter du blé à Malaga à la demande du roi de Grenade et, alors qu'ils étaient dans le port d'Alger, la barque coula. De là, il s'en fut à Bougie où le roi le fit monter sur une galiote de vingt bancs que l'on était en train d'armer pour aller en course contre des chrétiens ». Si l'on en croit donc ce dernier témoignage, il fut enrôlé de force par le roi de Bougie pour partir en course. L'on peut donc se demander aussi dans quelle mesure les autres ne subirent pas les mêmes pressions. D'autant plus que, si l'on prête attention à ce qu'ils disent concernant leur famille, sur 30 hommes, seulement deux ont leur père et leur mère, trois ont leur père, un a sa mère, un seul à une femme et aucun n'a d'enfant. Quant au garçon de 13 ans, il est orphelin de père et de mère. Autant dire que ceux qui partent en course n'ont pratiquement aucune attache familiale, qui puisse les dissuader d'entreprendre une expédition si risquée.
- 29 Sur les 31 Maures présentés par Bellys, 23 disent qu'ils étaient partis de Bougie pour capturer des chrétiens sur une galiote de vingt bancs dont le patron était Abraham Abenamar. Quatorze jours après leur départ, pendant Ramadan, ils avaient été pris près de la Sardaigne par la galère de Centelles, qui les emmena à Alghero (Alguer), puis à Cagliari (Càger), où ils sont restés plus de neuf mois. Les huit autres, étaient partis en course de Bône sur un brigantin de douze bancs appartenant au raïs Abdurazmen Abubaquer Algezery avec 23 hommes à bord ; se dirigeant vers la Corse, ils capturèrent 21 chrétiens ; dix jours après leur départ de Bône, alors qu'ils rentraient via la Sardaigne, ils furent pris en chasse par la galère de Centelles, mais ils purent s'échapper grâce à la nuit et au mauvais temps qui se levait ; ils se dirigèrent vers le château du fanal pour s'abriter dans le port, mais la tempête était telle que certains captifs chrétiens et aussi des Maures du brigantin se noyèrent ; le brigantin finit par être pris par la galère et ils restèrent quelques jours en Sardaigne, avant que Bellys ne les amenât sur sa galère jusqu'à Valence. À travers les interrogatoires, les captifs de la course racontent comment ils se sont fait prendre, mais ils expliquent aussi les différentes techniques employées en mer par les uns et les autres. Ces témoignages, souvent fort détaillés, nous renseignent sur le genre d'embarcations utilisées par les deux camps, sur le nombre d'hommes, sur les méthodes (souvent les sorties en mer se

font à plusieurs embarcations), sur les parcours empruntés en Méditerranée, sur les haltes, sur le temps (chronologique) de la course, ou encore sur la façon de récupérer et de « stocker » la marchandise humaine avant de rentrer chez eux.

- 30 Parfois, les hommes qui pratiquent la course sont pris sur les côtes espagnoles. Au printemps 1681, Amet et Said, Maures d'Alger, respectivement âgés de 28 et 22 ans, sont faits prisonniers à Almenara, villa située sur la côte près de Nules au nord de Valence : venus sur une frégate avec d'autres Maures, ils étaient descendus pour espionner et capturer des chrétiens. Le 10 mai, ils sont vendus à des marchands, Benito et Dionis Bertet⁴⁸. Les tempêtes causent aussi des naufrages⁴⁹ et certains se retrouvent aux mains de leurs ennemis : trois Maures sont envoyés par le duc de Gandía à Valence pour y être vendus. Le 13 avril 1673, après avoir passé quelques jours dans la prison de Sent Arcis, le baile fait comparaître Xabe⁵⁰, Mohamet et Amet. Le premier, qui est celui des trois qui entend le mieux la langue et se fait aussi le mieux comprendre, dit

qu'il y a environ vingt-six jours qu'ils sont partis d'Alger, lui et 22 autres Maures, sur un chebec, pour aller à Mostaganem charger de l'huile et la transporter à Alger ; et, comme le mauvais temps n'a pas cessé depuis leur départ, il y a environ huit ou dix jours il y eut une grande tempête, et le raïs ne voulait pas prendre la mer mais au contraire il voulait accoster ; cependant, les bourrasques furent telles qu'elles les emportèrent et les firent s'échouer sur la plage de Gandía ; mais, avant, 13 d'entre eux se jetèrent à la mer, et ne restèrent alors que 9 hommes qui sautèrent à terre et cherchèrent à être recueillis ; des gens arrivèrent et ils furent tous capturés et emmenés à la ville de Gandía où six d'entre eux sont restés.

- 31 Le 20 octobre 1673, Xaba, Tunisien de 30 ans, fut vendu à Pere Juan Roca, marchand de Valence, pour 50 livres ; Mohamet, Tunisien de 20 ans, et Amet, Algérien de 24 ans, furent achetés par Domingo de Luna Infanso, habitant de Valence, pour 111 livres 10 sous les deux⁵¹. Les autorités de Valence ne croient pas à leur version, mais quelle que soit la vérité « ce sont des ennemis de la foi catholique et du roi » et ils ne peuvent être que réduits en esclavage. C'est également l'expérience vécue deux ans auparavant par le Maure Amet, originaire de Salé. En octobre 1671, comme il lui manque la moitié de l'oreille gauche, l'on présume que c'est un esclave en fuite et on l'arrête. Présenté au baile, il raconte – à l'aide d'un interprète maure car il ne sait pas l'espagnol – son périple :

Amet, 35 ans ; il est originaire de Salé, terres de Maures, mais de là il est parti à la Mamoura, forteresse du roi d'Espagne ; il est monté sur un navire français jusqu'à Cadix, où il a travaillé librement comme salarié pendant environ quinze jours ; il est venu ensuite dans le royaume de Valence pour chercher un travail, mais il n'a pas de maître et n'a jamais été esclave.

- 32 Les autorités le vendent le 8 octobre 1671 à un prêtre, le docteur Berthomeu Antich. Le tribunal veut bien croire qu'il ne s'agit pas d'un esclave en fuite, car à trois reprises sur les documents le mot « esclau » est barré et remplacé par celui de « moro », mais s'agissant d'un homme originaire de « terres ennemies de la foi catholique et du roi d'Espagne » il ne peut que devenir esclave⁵². Amet s'est jeté lui-même dans la gueule du loup : il est passé d'homme libre à esclave, simplement en venant en Espagne.

Les enfants et les femmes, une cible privilégiée

- 33 De tout temps, les enfants et les femmes sont les premières victimes des incursions et de l'esclavage. En 1423, les galères des nobles valenciens, Mosen Francesc de Bellvis et

Mosen Bernat Centelles, rapportent d'une razzia effectuée sur la côte du royaume de Tunis, en un lieu dit Lupble, cinq femmes et 76 enfants (cubays e cubayes)⁵³. Suite à la conquête d'Oran, nombreuses sont les femmes et les enfants que l'on ramène en Espagne comme esclaves. Le 11 août 1509, Johan Lopez présente six femmes et un bébé de deux mois qu'il a achetés à Oran :

Zara, 40 ans, d'Oran, son mari est mort là-bas, elle n'a pas de fils, sa seule fille est en captivité avec elle et leur maître est celui qui les déclare, elle fut capturée lors de la prise de la ville et vendue là-bas audit Johan Lopez qui l'a ramenée avec toutes les autres à Valence ; Fatima, 20 ans, naturelle de Bougie mais habitante d'Oran, son mari est à Tlemcen, elle a une petite fille de quatre ans, mais elle a été capturée à Oran, et elle n'a plus avec elle qu'un petit garçon de deux mois qu'elle allaite, son mari est tisserand ; Aziza, 18 ans, n'a jamais été mariée, elle a ses deux parents et deux frères, et ils sont tous été faits captifs à Oran, son père est cordonnier ; Aixa, Alalia et Rahamona, sont des petites filles d'une dizaine d'années⁵⁴.

- 34 Le 3 septembre 1509, Micer Anrich March, docteur en lois, présente trois captifs « blancs » d'Oran : si le premier, Amet, est âgé de 30 ans, Mahomet et Amet n'ont que 15 et 14 ans. C'est le marchand En Luis March, qui les lui a envoyés par mer depuis la ville d'Oran. Le plus âgé, lors de l'interrogatoire du baile, « dit qu'il a été pris à Oran par les gens de guerre qui l'on vendu à un marchand qui l'a transmis et consigné audit Micer Anrich March » ; le plus jeune « dit que son père et sa mère sont captifs, mais qu'il ne sait pas où ils sont »⁵⁵. Un dernier exemple : En Miquel Johan Fontestar, bonnetier de Valence, présente « un petit captif blanc » (hun catiuet blanch) de 10 ans : « son père est mort lors de la prise de Mazalquivir » – qui a précédé celle d'Oran – « et il a sa mère et un petit frère captifs à Valence ; tous ont été capturés à Oran »⁵⁶.
- 35 Le préside d'Oran sera un grand pourvoyeur d'esclaves par la suite, et notamment d'enfants : le 30 mars 1672, Jaume Mantero, marchand de Valence, déclare une petite esclave africaine, nommée Fatima, âgée de 7 ans, couleur de coing cuit, avec des marques de feu sur la main droite en forme de X et deux O, qui lui a été envoyée d'Oran ; le 15 février 1685, le marchand Simó Planes, procureur de Mosen Pere Planelles de la ville d'Oran, présente quatre esclaves (Amet, de 12 ou 13 ans ; Amet, de 10 ans, Ben Gueyba, de 8 ans ; Joseph, de 4 ans) qu'il a portés d'Oran. Leur propriétaire d'Oran, l'ecclésiastique Mosen Pere Planelles a déjà payé le quint dans le préside. Notons que les enfants sont tous marqués au fer, qui sur la main, qui sur le visage, qui sur les deux⁵⁷. Toujours en provenance d'Oran, Luis Mencheta envoie à son frère, Mosen Marti Mencheta, prêtre et habitant de Valence, « un esclave nommé Luis Juan, âgé de 6 ou 7 ans, de nation arabe, brun de peau, cheveux couleur châtain foncé et raides » qu'il a acheté là-bas⁵⁸.
- 36 Mais revenons au début de l'année 1610. De nombreux enfants sont déclarés au baile : un citadin de Denia, Miguel Jura Pelegri déclare « une esclave, arabe de nation mais chrétienne baptisée sous le nom de Catalina Bonaventura, âgée d'environ six ans, le visage vérolé »⁵⁹ ; le calfat Jaume Ximeno déclare « une esclave petite de dix ans, de nation arabe, chrétienne appelée Ángela, marquée sur la joue droite d'un signe noir, nez camus »⁶⁰ ; le marchand Anthoni Calbi déclare « une esclave arabe de nation appelée Fatima et maintenant [espace laissé en blanc dans le document] chrétienne, âgée de dix ans [« douze » a été barré et rectifié par « dix »], marquée au visage en trois endroits – entre les sourcils, au menton et sur l'aile droite du nez – et avec deux signes de feu sur le bras droit »⁶¹. Les enfants ne faisant aucune déclaration en justice, et encore moins au xvii^e siècle où plus aucun captif ne témoigne devant le baile – nous ne

savons pas exactement d'où elles viennent ni dans quelles conditions elles ont été réduites en esclavage. Nous avons juste l'impression d'être dans la précipitation – l'imprécision du dernier cas est en cela significative : la déclaration au juge et la demande d'évaluation du prix de l'esclave devant servir uniquement à s'acquitter du quint pour le posséder légalement. Ce qui est également intrigant, c'est que ces enfants sont présentés « seuls ». L'explication est peut-être dans les cas qui suivent. « Le 4 juin 1610, Don César Tallada, chevalier de l'ordre de Notre-Dame de Montesa et Saint-Georges d'Alfama, en tant que procureur de Don Phelip Tallada, régent près le Conseil Suprême d'Aragon, présente un esclave du pays, naturel de Xalans⁶² de la vallée d'Ayora, baptisé, brun de visage, avec un signe donné par un coup sur la lèvre supérieure, âgé de 13 ans, nommé Juan El Dam, qu'il a acheté des Maures expulsés du présent royaume »⁶³. Quelques jours plus tard, le 17 juin, le même Don César présente au nom du même haut personnage du Conseil Suprême d'Aragon, de nouveau « un esclave blanc de visage, du pays, naturel du lieu des Deux Eaux (Dos Aygues), baptisé, de bonne taille, avec cinq points noirs ou signes sur la joue et sur l'oreille gauche, ainsi que trois autres point noirs ou signes derrière l'oreille droite, appelé Gaspar Martínez, acheté à Frances Bonaventura, docteur en droit civil et canon (en cascun dret) des Maures expulsés du présent royaume »⁶⁴. Ces deux derniers enfants étaient originaires de la région de La Muela de Cortes, où en novembre 1609 il y avait eu une dure répression des Morisques, qui refusant l'expulsion s'étaient soulevés. De nombreux Morisques, parmi lesquels il y avait des enfants, avaient fui dans les montagnes, poursuivis par des soldats et des aventuriers de tous poils qui s'étaient adonnés à la mise à sac des biens et des populations. Les autorités elles-mêmes s'étaient lancées à la poursuite des fuyards dans tout le royaume de Valence dans le but de capturer les enfants morisques⁶⁵. Nous ne connaissons pas les circonstances exactes qui conduisirent ces deux enfants morisques à se retrouver esclaves du régent du Conseil d'Aragon ; nous ne pouvons que le constater. Malgré les promesses de pardon général, les rebelles morisques furent sévèrement châtiés. Si Juan El Dam du haut de ses 13 ans était en âge où l'on pouvait légalement le réduire en esclavage⁶⁶, nous ne savons pas si c'était le cas de Gaspar Martínez. Sur l'un comme sur l'autre, l'on apposa les marques de l'esclavage. Les enfants que l'on présente au baile au xvii^e siècle comme esclaves sont tous marqués au fer, aussi petits soient-ils.

37 Ces enfants étaient des biens qui pouvaient passer de main en main, à l'occasion d'une vente ou d'une donation : Don Gerony Valeriola y Rotla, le 28 septembre 1674, déclare au baile un esclave nommé Juan, de nation arabe, de couleur noire, âgé de 16 ans, qu'il a acheté à Juan Batiste Febrer le 7 juillet 1674, qui lui-même l'avait acheté au tailleur Miguel Gasco le 7 janvier 1668, quand l'esclave avait dix ans ; le 1^{er} octobre 1674, Doña Mencía Valeriola Rotla de Almunia, déclare une esclave du nom de María Theresa Marina, qui avant s'appelait Fatima, âgée de 10 ans, qui lui appartient par acte de donation faite par Don Gerony Valeriola y Rotla par-devant notaire le 18 octobre 1670, et comme son ancien propriétaire le tailleur Miguel Gasco a déjà payé le quint pour cette esclave en 1667⁶⁷, elle n'a plus à le payer. Ces deux derniers exemples nous semblent intéressants à plus d'un titre : dans le premier cas, nous voyons comment l'esclave, à 16 ans, en est déjà à son troisième maître – sans que nous ne sachions cependant à quel âge il est devenu esclave – ; dans le second cas nous apprenons que la petite fille en est aussi à son troisième propriétaire – une femme qui en a reçu donation certainement de son père – et qu'elle est devenue esclave à l'âge de 3 ans⁶⁸.

La liberté par le rachat et l'affranchissement

- 38 Quand la famille apprenait que l'un de ses membres avait été capturé, le mieux était d'intervenir au plus tôt et de proposer une rançon, avant qu'il fût emmené loin de chez lui et déclaré captif par le baile. Quoique peu nombreux, quelques documents nous renseignent sur ce phénomène. En 1421, les Majorquins En García et En Marti Roiç, chacun patron d'une barque armée – de douze bancs pour le premier et de neuf bancs pour le second – et en possession d'une lettre de marque, présentent au baile de Valence six Maures (quatre noirs et deux blancs), qu'ils ont capturés en terre d'Almeria en un lieu nommé Los Frailes (los frayres), près du cap de Gata. Ils disent avoir été en possession d'un autre Maure, mais que ce dernier fut racheté à Mojácar (Moxaqar) par les siens contre une rançon de 90 doublons. Les autres ont eu moins de chance : personne ne s'est offert pour les racheter et parmi eux un Maure noir, nommé Musta, laboureur de son état, qui « dit qu'il est franc, mais qu'il a été captif d'un Maure d'Almeria, appelé Ben Hatima, mais qu'il l'avait affranchi, et qu'il avait une femme à Tabernes, situé à trois lieues d'Almeria »⁶⁹. Affranchi par son ancien maître musulman, il se retrouve de nouveau en captivité chez les chrétiens.
- 39 Le captif ou l'esclave qui avait eu la chance d'être affranchi devait être vigilant pour ne pas perdre ou se faire dérober sa lettre d'affranchissement. D'autant plus que comme ils sont souvent marqués au fer, on les suspecte tout de suite d'être des esclaves en fuite. C'est ce qu'il advient à Juan de Quesada « un mulâtre de couleur blanc [sic], marqué aux deux joues d'un S et d'une clé, homme petit de taille, peu barbu, avec des cicatrices de vérole au visage, âgé de 23 ans ». Arrêté à Valence en février 1610, il doit justifier qu'il est « franc ». Il a en sa possession une lettre d'affranchissement (carta de ahorro y franqueza) de son ancienne maîtresse María Alonso Blanco, veuve de Pedro de Sevilla, habitante de Villanueva de Andújar en Andalousie en date du 15 septembre 1608, qui l'a affranchi car il était le fils de Catalina Hernández, son esclave. Il demande et obtient du Baile General une attestation pour n'être plus constamment « inquiété » le 13 février 1610⁷⁰. Amet Cherif, « Turc d'Alger, homme grand, blanc, de visage couleur "blanc cassé" [sic] avec une marque sur les deux sourcils, trois autres signes de feu sur la main droite – comme une croix avec quatre points⁷¹ –, et la main gauche estropiée », lui aussi est arrêté par l'alguazil de la Bailía General qui pensait qu'il s'agissait d'un esclave en fuite. Esclave racheté, il montre l'acte par lequel il a recouvré sa liberté le 18 septembre 1609. Le 28 mars 1610, un laissez-passer lui est délivré, à l'attention du baile du port du Grau et de tous les autres officiers de marine, pour qu'il puisse embarquer, après s'être acquitté de tous les droits attenants à son départ vers Alger, ainsi que du paiement du quint⁷².
- 40 D'autres esclaves affranchis – ou qui prétendent l'être – eurent moins de chance. Joan Batiste Domingo, « 24 ans, couleur de coing cuit, de bonne taille, cheveux noirs et bouclés, imberbe, gros sourcils, cicatrice de blessure sur le nez », le 2 juin 1669 dit au baile « qu'il est originaire d'un territoire d'Afrique, esclave depuis l'âge de sept ans à Majorque, où il est resté au service de Jaume et d'Antoni Canelles, jusqu'à ce qu'il y a environ cinq ans ses maîtres l'affranchirent ; depuis, il a vagabondé de par le monde, et, alors qu'il se dirigeait vers l'Andalousie, on le vola en chemin et on lui prit aussi sa lettre d'affranchissement, mais qu'il était prêt à demander qu'on lui envoyât de Majorque les preuves de cette lettre ». Les autorités de la bailía ne le croient pas et, le 7 décembre 1669, le vendent à un tisseur de soie (caneler), Frances Girona, au prix de

21 livres, sans chercher à savoir si ce qu'il dit est vrai⁷³. Le 13 août 1686, Abdala, 65 ans, est arrêté sur le chemin de Sagonte (Morvedre) par le garde du péage Joseph Salelles. Lorsqu'il comparaît devant le baile, il dit lui aussi qu'on lui a volé sa lettre d'affranchissement et il raconte sa vie⁷⁴.

Les esclaves en fuite

- 41 Une autre voie vers la liberté, c'est la fuite, sauf qu'il arrive parfois que les esclaves soient rattrapés, pour certains au bout de quelques mois, pour d'autres après quelques années. Ils sont facilement identifiables, soit à cause de la couleur noire de leur peau, soit à cause des marques au fer qu'ils ont sur leur visage ou sur d'autres parties de leur corps.
- 42 De plus, quand on les arrête à Valence, c'est toujours en des lieux particulièrement surveillés : aux portes de la ville, vers le port du Grao, sur un pont, sur la place du marché, près des abattoirs ou d'une fontaine. De même, ce sont la plupart du temps des gens d'armes des différents tribunaux de la ville qui procèdent à leur arrestation. Ils sont conduits ensuite en prison, où ils demeurent jusqu'à ce que le juge de la Bailía de Valence demande à les faire comparaître.
- 43 Après avoir décrit physiquement l'esclave – en quelque sorte ce sont ses signes d'identité –, le juge l'interroge et c'est à cette occasion que nous avons des récits de vie. Presque tous expliquent que, s'ils se sont enfuis, c'est à cause des mauvais traitements qu'ils ont subis. Le 27 juillet 1558, Francisco Pérez, 30 ans, dit « qu'il est l'esclave d'Alonso Pérez de Sayaverde, gentilhomme (cavaller) de Cordoue. S'il s'est enfui, c'est parce que l'épouse de son maître le grondait tout le temps et lui rendait la vie misérable »⁷⁵. Le 14 novembre 1669, l'assesseur de la Bailía, ayant fait comparaître « un esclave du nom de Bartholomé Pérez⁷⁶, âgé d'environ 20 ans, de bonne taille, couleur de coing cuit, imberbe, grands yeux, cheveux noirs et un peu frisés, avec une marque au milieu du front qui semble être celle d'une blessure, une marque noire de poudre sous l'œil droit et une dent en moins en haut et à gauche », l'interroge.
- Il dit qu'il est naturel de la partie d'Afrique qui est terre de Maures et qu'on l'emmena alors qu'il était petit à Oran où il fut vendu. De là, on l'emporta à Carthagène, et ensuite on le vendit de nouveau et on l'emporta à Lorca, puis de Lorca à Grenade, où il a servi pendant environ quatre ans le chanoine Don Augeni de Ribadeneyra qui l'avait acheté. Comme ce dernier le maltraitait, il s'était enfui. Il y a environ 15 jours, il est arrivé à Valence et, trois jours après, il a été capturé au marché par un homme, dont il a su ensuite qu'il se nommait Francisco Ferri et qu'il était officier du juge des délits criminels (el Justicia Criminal) de Valence. Il était ainsi en prison, d'où on l'a fait sortir maintenant pour le mener jusqu'au tribunal.
- 44 Cet exemple, comme bien d'autres, nous montre quel était le circuit de l'esclavage vers l'Espagne à partir d'Oran, Carthagène étant le grand port qui reliait le préside à la péninsule. Nous voyons aussi comment l'esclave pouvait passer de maître en maître et de ville en ville.
- 45 Bien que l'esclave ait un propriétaire, le tribunal de la Bailía de Valence décide toujours de le vendre. Il ne peut en effet se permettre de le laisser en prison, car, en attendant que son ancien maître se manifeste – si jamais il le fait –, il faut le nourrir sur les caisses du roi. Cependant, on fait savoir à celui qui l'achète que si le propriétaire légitime de l'esclave le réclame, il faudra qu'il le lui rende. Cette condition de restitution de l'esclave – même si le premier propriétaire de l'esclave doit rembourser au second le

prix d'achat, le quint et les autres taxes dont il a dû s'acquitter – décourage beaucoup les acheteurs potentiels. Et, de la même façon, le fait de savoir que l'esclave s'est déjà enfui une fois, et peut donc récidiver, doit en dissuader plus d'un. Quelle qu'en soit la raison, le fait qu'il y ait peu d'acheteurs influe sur le prix d'achat de l'esclave. Dans presque tous les documents, il est spécifié que le courtier a présenté à la vente aux enchères pendant de nombreux jours un esclave en fuite appréhendé par les autorités, mais comme il n'a pas trouvé d'acquéreur à un prix intéressant, et qu'en prison il revient à deux sous par jour, le tribunal décide de l'adjuger au plus vite au plus offrant, même pour une somme modique. C'est ce qu'il advient avec l'esclave Antonio Francisco, 30 ans, qui s'est enfui de chez son maître Aspro Rosso, gentilhomme de l'île de Lipar dans le royaume de Sardaigne : présenté au juge le 11 décembre 1666, il n'est vendu que le 5 février 1667, quand le tribunal prend la décision de le vendre à Berthomeu Sivera, citadin (ciudadá) de Valence, qui ne propose que 12 livres⁷⁷.

- 46 Les prix auxquels sont vendus les esclaves en fuite sont sensiblement plus bas que ceux pratiqués en temps normal. Ainsi, le noble don Bernardo de Proixita, originaire de Xátiva mais habitant de Valence, le 29 novembre 1669, achète Bartholomé Pérez, âgé de 20 ans, pour 30 livres⁷⁸, et, le 23 août 1670, il achète également Aly, d'environ 30 ans, pour 20 livres⁷⁹ ; le 7 décembre 1669, le canetier (caneler) Frances Girona, paie 21 livres pour Joan Batiste Domingo âgé de 24 ans⁸⁰ ; le 19 avril 1670, le marchand de Valence Batiste de Arce acquiert Juan Pablo de la Cruz, âgé de 21 ans, au prix de 32 livres⁸¹. Alors que dans les mêmes années, le prix des esclaves âgés entre vingt et trente ans, sont sensiblement plus élevés. Par exemple, le 7 février 1670, deux Maures d'Alger – Musa, 26 ans, et Amet, 21 ans – sont estimés par le même courtier du tribunal de la Bailía, Frances Vila, respectivement aux prix de 85 et 90 livres, et Christofol del Mar s'acquitte pour eux du quint pour en devenir le légitime propriétaire⁸². Certes, l'âge n'est pas le seul critère, puisque la constitution physique intervient aussi dans le prix, mais l'on ne peut écarter le fait que l'éventualité de devoir rendre l'esclave ne dissuade les acheteurs, faisant ainsi chuter leur prix.
- 47 En effet, parfois, aucun acquéreur ne se présente et le tribunal décide de « confier » (encomanar) l'esclave en fuite à quelqu'un qui s'engage à prendre soin de lui, en attendant que son maître se manifeste. Le 17 juin 1558, Joan Ximénez, 20 ans, est mené devant le juge. Il dit être originaire d'Assira où son père fut tué lors de la prise de la ville. Sa mère est captive à Naples. Il est chrétien car on l'a baptisé à Naples. Un gentilhomme d'Arévalo, nommé Bernat de Avila, l'acheta à Naples aux soldats qui les avaient capturés lui et sa mère. Il dit qu'il s'est enfui avec d'autres captifs d'Arévalo, qui appartiennent à d'autres maîtres, mais qu'il ne sait ni qui ils sont ni où ils sont partis. Le 14 juillet, « comme sa vie était en danger à cause de la contagion des temps et qu'il représentait une dépense d'un sou par jour, et comme l'on n'avait trouvé personne qui le prenne s'il ne recevait pas une aide pécuniaire (ajuda de costa) de 8 deniers par jour, il fut remis aux bons soins du boulanger Joan Pomar qui pouvait ainsi l'employer au four »⁸³. Le 2 septembre de la même année, et pour les mêmes raisons, le tribunal de la Bailía confie à Pere Genis Llinares, charpentier, un autre jeune captif de 20 ans, Mustafa, naturel de Canastel près d'Oran, qui dit s'être enfui de chez son maître, Joan Roiz de Calavast, tavernier de Cordoue, pour « retourner à la liberté »⁸⁴. Les deux artisans s'engagent à restituer le captif si leurs maîtres les réclament ou à payer le prix auquel ils ont été estimés : 28 livres pour le premier et 40 livres pour le second.

- 48 Si le propriétaire légitime se manifeste, l'esclave doit être rendu et le baile envoie alors une injonction à celui qui l'a en sa possession : ainsi, le 27 février 1609, un esclave « couleur de coing cuit », du nom de Juan de Ynogales, chrétien de 24 ans, marqué au fer au visage avec un S et deux clés, qui avait été confié le 2 mai de l'année précédente à Alonso Dias Eslava baile de la villa de Capdet doit être restitué à son maître, Juan Bautista Bravo Ymedo, échevin (regidor perpetuo) de la villa de Almagro, chef-lieu du Campo de Calatrava dans le royaume de Castille. Le propriétaire doit payer le quint qui s'élève à 5 livres et 3 sous, ainsi que les autres frais de justice qui sont d'une livre et 10 sous⁸⁵.
- 49 Notons également que l'on ne veut pas acheter un esclave qui ne serait pas ou Noir ou Maure : le 11 mai 1668, l'on se résout à vendre l'esclave Joan Pablo au citadin de Valence Carlos Julbi pour seulement 20 livres, car il y a un mois qu'on l'a mis en vente aux enchères et chaque jour l'on dépense deux sous pour le nourrir ; « de même, la raison pour laquelle on refuse de l'acheter, c'est parce qu'il ne présente aucune caractéristique physique d'être Maure »⁸⁶.

Ecclésiastiques et nobles « protecteurs » d'esclaves

- 50 Certains esclaves en fuite sont parfois recueillis par des institutions ou au sein de maisons nobles. Voilà un an et demi que Francisco Symon vit dans la Maison de la Miséricorde de Valence où il travaille, quand, alors qu'on l'a envoyé au couvent des Dominicains pour chercher un peu de vin, il est arrêté sur la place du marché de Valence par Juan Granell, alguazil du tribunal de la Bailía, et emmené en prison. Le 8 octobre 1675, il comparaît devant le baile : âgé de 45 ans, de bonne taille, couleur de coing cuit, imberbe, cheveux noirs et un peu frisés, front un peu dégarni sur les côtés, une blessure au front sur le côté droit et une autre sur le sourcil gauche, avec une marque de feu sur le côté gauche du nez et une autre sur la joue gauche près de la moustache, brèche-dent en haut, « il dit qu'il est "naturel arabe" [sic], d'où on l'emporta petit au Portugal et où on le fit chrétien et on le baptisa en l'église majeure de la villa de La Casa dans le royaume du Portugal et depuis lors jusqu'à il y a cinq ans, moment où il s'est enfui, il y a servi Don Juan Carvajal ; il a vagabondé ensuite à travers la Castille, allant de villes en villages, et il y a un an et demi il est arrivé à Valence et il travaille à la Maison de la Miséricorde ». Le 31 octobre, l'archidiacre de l'église Saint-Fructueux de Tarragone, le docteur Vicent Bofi, achète Francisco Symon pour 30 livres⁸⁷. Nous ne savons rien des interventions qu'il y a pu y avoir de la part des laïcs et des ecclésiastiques de la Maison de la Miséricorde et/ou des Dominicains de Valence pour que l'archidiacre de Tarragone rachète l'esclave qu'ils avaient eu à leur service. Nous ne pouvons que les supposer. Nous ne doutons pas que les responsables de la Maison de la Miséricorde aient agi par charité chrétienne en employant Francisco Symon, mais avoir un esclave à leur service sans devoir l'acheter devait certainement aussi les arranger financièrement. Marqué au fer, il est impossible qu'ils n'aient pas su sa condition d'esclave.
- 51 Le 6 septembre 1672, le baile fait comparaître devant sa cour un esclave en fuite emprisonné à Sant Arcis. Il se nomme Saer et il a été arrêté à une lieue de la ville de Segorbe.
- Il dit qu'il est Maure, mais Turc de nation ; il y a environ un an, il s'est enfui de la ville de Carthagène des galères d'Espagne et il est venu à la villa d'Elche (Elig) où il

est resté environ huit ou neuf mois au service de la duchesse de Gandía dans sa maison ; il n'a jamais eu de maître et n'a jamais été l'esclave de personne.

- 52 L'homme a environ 35 ans, il est blanc de visage, il a une barbe drue, des cheveux noirs, il est un peu chauve devant et il a une cicatrice au bras droit. Il est vendu le 14 octobre à En Bernabeu Rodriguez⁸⁸.
- 53 Le 8 avril 1673, comparaît Frances Joseph Tamborino, 55 ans, de belle taille, cheveux noirs et frisés, de couleur de coing cuit ;
il dit qu'il y a sept ou huit ans il s'enfuit des galères du duc de Florence et arriva à Elche (Eliç) où il se mit au service de feu Don Francisco de Calatayud y Villarrasa, alors gouverneur de ladite villa. Comme celui-ci le traitait bien, il est resté dans sa maison à son service, dissimulant et se taisant. Comme son maître est décédé, il a voulu maintenant partir pour Saragosse et c'est ainsi qu'il a été arrêté à la sortie de Valence, juste après le pont de San Miguel de los Reyes. Mais il affirme qu'il n'est pas l'esclave dudit Don Francisco, qu'il ne l'a jamais été, mais qu'il l'a servi librement et spontanément.
- 54 Il est vendu le 17 juin 1673 à un marchand, Alonso Sepulveda⁸⁹.
- 55 Bien que dans ces deux derniers cas, les hommes ne fussent pas marqués au fer rouge, il nous semble peu probable que dans des maisons nobiliaires de ce rang l'on ne s'inquiétât pas de la qualité du personnel qui était à leur service. D'autant plus, que dans le cas de Don Francisco de Calatayud y Villarrasa, gouverneur général d'Alicante, on avait l'habitude d'avoir affaire à des esclaves : le 23 mai 1672, Lorenç Laen, procureur de Don Francisco Calatayud y Villarrasa, gouverneur général d'Alicante⁹⁰, déclare au Baile General de Valence pour les vendre cinq esclaves, sur les sept « Maures Turcs », âgés entre 20 et 25 ans, pour lesquels le gouverneur a déjà payé le quint à Alicante en date du 16 mai⁹¹. Ce dernier document nous indique que s'il en vend cinq, il en garde deux pour son service. Les puissants avaient besoin de paraître et cela passait par un train de vie important, dans lequel les serviteurs et les esclaves jouaient un rôle primordial, et s'ils pouvaient en avoir un de plus et ne pas avoir à payer pour lui, ils devaient être prêts à fermer les yeux.

Conclusions

- 56 Le tribunal de la Bailía de Valence nous permet de connaître de nombreux aspects de la captivité et de l'esclavage à Valence, en Espagne, mais aussi dans le monde méditerranéen et d'outre-mer, en rapport avec ses dépendances italiennes, africaines et américaines. Nous découvrons les différents acteurs de ce commerce des hommes : ceux qui « présentent » le captif ou déclarent l'esclave, ceux qui le possèdent, qui le vendent et l'achètent. L'origine géographique et ethnique des captifs/esclaves et les lieux de la capture, les bouleversements politiques intérieurs à la Péninsule, mais aussi les conquêtes extérieures, apparaissent à travers cette documentation. Les victimes, enfin, que ce soit ceux de la course ou des incursions, et plus spécifiquement les enfants et les femmes, cibles privilégiée de l'esclavage, sont au cœur de notre propos. La liberté acquise par l'affranchissement ou par la rançon apparaît peu dans la documentation de la Bailía et il faudrait recourir à d'autres sources, comme les documents notariés, pour découvrir ces aspects. Ce que le tribunal enregistre, ce sont les esclaves en fuite rattrapés, mais bien entendu nous ignorons quelle fut la proportion des cavales réussies. Toutefois, le contrôle en Espagne pendant toute l'époque moderne est tel qu'il nous semble très difficile qu'il ait pu y avoir de nombreuses réussites : les ports, les

ponts, les portes des villes, les marchés, voire les fontaines, autant de lieux où les fuyards vont obligatoirement se rendre, sont sous haute surveillance, et ce sont d'ailleurs toujours là qu'ils se font arrêter.

- 57 L'on doit renoncer à un décompte précis des captifs/esclaves, dans la mesure où la documentation est incomplète ou perdue – notamment à cause de la destruction des manuscrits par les vers – même si le personnel des Archives de Valence prend toutes les précautions pour leur conservation, de nombreux livres ayant été microfilmés pour éviter leurs multiples manipulations. L'on peut cependant, avec la documentation existante, établir des statistiques concernant les captifs (hommes/femmes/enfants, âges, prix, origine géographique et ethnique, métiers), mais aussi les acteurs de l'esclavage (qualité des procureurs et des propriétaires, des vendeurs et des acheteurs), du xve au xviiie siècle et essayer d'en voir l'évolution. De même, l'on peut reconstruire les circuits qui vont de la capture à la vente, ou à la revente, des captifs/esclaves.
- 58 Enfin, comment ne pas considérer également que nous avons dans ces documents des témoignages de première main, puisqu'ils sont portés par ceux-là mêmes qui ont subi la captivité/l'esclavage dans leur chair. Il serait temps que les historiens leur donnent la parole et les réintègrent dans leur identité.

ANNEXES

Document 1 : Contrat de vente de Juan Rodríguez de la Cerdilla, capitaine de Sa Majesté et habitant d'Oran, et procuration de Don Martín de Córdoba y de Velasco, comte d'Alcaudete, à Gabriel Carillo de Ayala, gouverneur de la forteresse de Montemayor, et à Juan Rodríguez de la Cerdilla, capitaine de Sa Majesté et habitant d'Oran, pour vendre ses esclaves de la villad'Alcaudete, 1558⁹²

Que ceux qui voient ce contrat de vente sachent comment MOI Juan Rodríguez de la Cerdilla, capitaine de Sa Majesté et habitant d'Oran, résidant actuellement dans la très noble ville de Baeza, en nom de mon très illustre seigneur Don Martín de Córdoba y Velasco, comte d'Alcaudete, mon seigneur, et en vertu du pouvoir qu'il m'a conféré et qui est le suivant :

Que tous ceux qui voient cette procuration (carta de poder) sachent comment MOI Don Martín de Córdoba y Velasco, comte d'Alcaudete, seigneur de la maison de Montemayor, capitaine général des royaumes de Tlemcen et Tunis et etc. j'octroie et je reconnais par la présente procuration que je donne tout pouvoir et pour valoir ce que de droit à VOUS Gabriel Carillo de Ayala, gouverneur de la forteresse (alcaide) de Montemayor et à VOUS le capitaine Juan Rodríguez de la Cerdilla, mes serviteurs (criados), à chacun de vous in solidum, et spécialement pour que pour moi et en mon nom vous puissiez vendre et que vous vendiez, aux enchères publiques ou de tout autre façon, tous les esclaves mâles et femelles que j'ai en cette villa de Alcaudete qui est mienne ou ailleurs, à la personne ou aux personnes, et au prix en maravédis, qui vous semblera opportun, au comptant ou à crédit. Et pour que vous puissiez recevoir le prix

en maravédis, ou en autres choses, pour leur vente, et vous donner pour satisfaits, et pouvoir remettre des lettres de paiement et donner des quitus, comme je le ferais si j'étais présent, j'octroie la possibilité d'établir les contrats de vente nécessaires pour vendre les esclaves en tant que « sauvages » (bozales) et obtenus « de bonne guerre », m'obligeant à indemniser l'acheteur en cas de dommage subi (saneamiento) et me soumettant pour cela à tous les fors qui vous seraient demandés. J'approuve, j'octroie et je ratifie avec force et fermeté lesdites ventes et je m'oblige à les respecter, vous donnant ainsi tout mon pouvoir.

Traduit de l'espagnol

Document 2 : Déclaration d'Ali fils de Hadj Amor, naturel de la villa de Basta⁹³ du royaume de Grenade, 1421⁹⁴

[...] « Il a sa mère et une sœur ; il exerce le métier de tisserand [...] Alors qu'il avait cinq ans, il fut capturé dans le verger de Saint [trou dans le manuscrit], lieu de Basta, par des almugavares [sic] castillans, qui l'emportèrent en Castille à Cordoue où ils le vendirent à un homme de ladite ville qui s'appelait Johan Rodriguez et dont il fut le captif jusqu'à l'âge de vingt ans. Il y a environ deux ans, sa mère envoya à Cordoue deux Maures de Basta pour le racheter au prix de cent cinquante doublons, et ils le ramenèrent avec eux à Basta. L'autre jour, lui et un autre Maure de Basta, nommé Caet, entrèrent en Castille avec l'intention de capturer des chrétiens et de les emmener au royaume de Grenade. Ils y restèrent trois jours, mais voyant qu'ils n'avaient réussi à prendre aucun chrétien et n'avaient rien gagné à rester là pendant tout ce temps, ils décidèrent de rentrer à Basta. Et il y a de cela huit jours, la nuit, ils allèrent au gué du Guadiana, qui se trouve du côté de Carrolla [sic] dudit royaume de Castille et qui est frontière avec le royaume de Grenade, pour rentrer. Là, presque à l'heure des mâtines, ils voulurent passer la rivière au gué, et pour montrer à son compagnon où il fallait passer, il jeta une pierre dans la rivière. Comme ils étaient passés, deux chrétiens surgirent et l'un lui donna un grand coup avec sa lance et le fit tomber. Les deux hommes se jetèrent sur lui et lui lièrent les mains. Son compagnon, qui était au bord de la rivière, voyant qu'il avait été pris et qu'il ne pouvait rien faire pour lui, s'enfuit. »

[Comme chaque fois que l'on ramène un captif des territoires ennemis, le baile veut en savoir plus et l'interroge sur l'endroit, les forces, les personnalités :]

« Il dit que Basta se trouve à quatre lieues de l'endroit où il fut capturé, que le territoire de Basta est plutôt plat que montagneux, qu'il ne sait pas combien de portes il y a pour entrer dans la villa ; qu'il ne sait pas qui est l'alcade ni les autres officiels, qu'il connaît beaucoup de gens mais que ce sont des petits, qu'il ne connaît que leur prénoms mais pas leur nom de famille, qu'il ne sait pas le nom de la rue où sa mère habite ; il dit, enfin, qu'il n'est pas chrétien et qu'il ne l'a jamais été. »

Le baile le déclare « de bonne guerre » et le remet comme captif auxdits Diego Ferrandis et Ferran Lopez.

Traduit du valencien

Document 3 : Déclaration d'Abdala, esclave en fuite, par-devant la Bailía General de Valence, le 13 août 1686⁹⁵

[...] « Il dit qu'il est naturel de la ville d'Alger et qu'il fut capturé il y a environ vingt-trois ans, près du cap Blanc, qui est de l'autre côté de Tarifa. Alors qu'il était en course

avec deux navires d'Alger, ils furent pris par cinq navires hollandais, et lui et d'autres Maures furent vendus dans une ville que l'on appelle Porto et qui se trouve au Portugal. Il fut acheté par un franciscain, nommé le père Martin Vita, qui acheta aussi son fils, "petit Amete" (ametillo), et ils ont servi ce religieux pendant environ vingt-deux ans. Il y a huit mois à peu près, que ledit religieux, son maître, malade, l'affranchit lui et son fils Amete, et il lui laissa 150 réaux de huit et un habit. Huit jours plus tard, ledit religieux mourait, mais avant de mourir il lui fit sa lettre d'affranchissement – car il l'avait déjà faite deux ans auparavant à son fils Amete – et ledit Amete s'en fut à Alger. Et, il y a environ un mois et demi, il quitta Porto pour aller à Madrid, à la recherche de l'un de ses cousins qui était esclave du Comte de Monterrey, mais il ne le trouva pas car il était rentré en Berbérie. Alors, il laissa Madrid pour venir à la ville de Valence et, à deux bonnes lieues avant Molina, des brigands surgirent sur son chemin et le volèrent, lui enlevant un très bon habit qu'il portait, de drap de Hollande, que son maître lui avait également laissé, ainsi que les 150 réaux de huit et sa lettre d'affranchissement. Il supplia ceux qui le volaient de lui laisser ladite lettre d'affranchissement, car s'ils la lui prenaient, c'était comme s'ils le tuaient. Ils ne voulurent rien entendre, au contraire ils l'attachèrent à un grand arbre, les mains liées derrière son dos, en le laissant tout nu, à poil. Il resta ainsi jusqu'à l'arrivée de muletiers qui passaient par-là et qui le détachèrent, et en un lieu qui se trouve à douze lieues avant Molina, le curé lui donna une vieille chemise, une culotte bouffante (saraguells) et un gilet (une armilla) de drap brun très vieux, qui sont les vêtements qu'il porte sur lui et il est venu en la présente ville pour se faire chrétien. Et alors qu'il était près de la Porte de Serrans, en plein milieu du chemin de Sagonte (Morvedre), des gardes le capturèrent et l'emmenèrent à la prison de la tour de Serrans, et ce qu'il dit est exact. Et comme il ne sait pas écrire, à la place de la signature, il a fait la croix suivante [...]. »

[À la suite, il est précisé :] « Cet esclave fut donné en charité au couvent des Trinitaires déchaux, n'ayant pu trouver une personne qui l'achetât à cause de son âge avancé de plus de 65 ans. Il y a eu délibération de l'Audience Royale (la Real Audiencia). »

Traduit du valencien

NOTES

1. . Voir, entre autres : Juan Francisco Pardo Molero, « Mercaderes, frailes, corsarios y cautivos. Intercambios entre el reino de Valencia y el norte de África en la primera mitad del siglo XVI » et Rafael Benítez, « La tramitación del pago de rescates a través del Reino de Valencia. El último plazo del rescate de Cervantes », dans Wolfgang Kaiser (éd.), *Le commerce des captifs. Les intermédiaires dans l'échange et le rachat des prisonniers en Méditerranée, xv e-xviii e siècle*, Rome, École Française de Rome, 2008, respectivement p. 165-192 et p. 193-217 ; Francisco Javier Marzal Palacios, *La esclavitud en Valencia durante la baja Edad Media (1375-1425)*, Valence, Universitat de Valencia - Servei de Publicacions, 2006 ; Andrés Díaz Borrás, *El miedo al Mediterráneo. La caridad popular valenciana y la redención de cautivos bajo poder musulmán, 1323-1539*, Barcelone, CSIC-Institució Milà i Fontanals, 2001 ; José Hinojosa Montalvo, « De la esclavitud a la libertad en el reino de Valencia durante los siglos medievales », Manuel Ruzafa García, « La esclavitud en la Valencia bajomedieval : Mudéjares y Musulmanes » et Francisco Javier Marzal Palacios, « El ciclo de la esclavitud sarracena en la Valencia bajomedieval : esclavización, rescate y vuelta a casa de los esclavos de Cherchell (1409-1425) », dans María Teresa Ferrer i Mallol et Josefina Mutgé i Vives (éd.), *De l'esclavitud a la llibertat. Esclaus i lliberts*

a l'edat mitjana, Barcelone, CSIC-Institució Milà i Fontanals-Departament d'Estudis Medievals, 2000, respectivement p. 431-470, p. 471- 491 et p. 493-509 ; Vicente Graullera Sanz, La esclavitud en Valencia en los siglos XVI y XVII, Valence, Institución Alfonso el Magnánimo-CSIC, 1978 ; Vicenta Cortés Alonso, La esclavitud en Valencia durante el reinado de los Reyes Católicos (1479-1516), Valence, Ayuntamiento de Valencia - Publicaciones des Archivo Municipal, 1964.

2. . Le fonds se trouve donc aux Archives du Royaume de Valence (désormais ARV), dans deux sections : Bailía General (désormais BG) pour tous les livres sur « les captifs » (catius) (« Présentations et concessions ») entre 1419 et 1666 (no 193-210) et Real Cancillería (désormais RC) pour le livre concernant les « Ventes d'esclaves » (Vendas de esclaus) entre 1666-1686 (no 629).

3. . Le Baile/Batle General de Valence est à la tête d'une institution fondée en 1239 par Jacques Ier d'Aragon au titre du droit de conquête. Son rôle est d'administrer et de défendre le patrimoine royal. Il est chargé de la gestion des finances royales (Real Hacienda), de faire appliquer le droit en matière fiscale (douanes, péages, gabelle sur le sel, rentes régaliennes) et de l'affermage desdits biens et droits royaux. Il a juridiction sur les affaires maritimes et le commerce extérieur : il délivre des licences pour la pêche, l'exportation de produits ou la pratique de la course ; il juge les délits commis en mer. Il a juridiction civile et criminelle sur les Maures et les Juifs domaniaux (de realengo). Il est secondé par un réseau de bailes locaux. La Bailía, comme toutes les institutions fondées sur les Fors – c'est-à-dire sur les privilèges accordés par les monarques chrétiens au Moyen Âge, suite à la conquête des territoires sur les États musulmans –, est abolie par le décret de Nueva Planta de 1707, signé par le premier monarque bourbon, Philippe V, et ses compétences sont alors attribuées à une nouvelle institution : l'Intendance (laIntendencia). Les archives de ces deux institutions, dont les documents vont de 1306 à 1872, se trouvent aux Archives du Royaume de Valence.

4. . Au xviii^e siècle, pour ce qui est des esclaves, l'on doit verser une livre au roi par tranche de 15 livres. Ainsi, le 2 mars 1667, le tailleur Miguel Gasco paya 5 livres de quint pour une petite esclave maure arabe, nommée Fatima, âgée de cinq ans, estimée par Frances Vila, courtier du tribunal de la Bailía, à 75 livres : « en comptant chaque quint à raison de 1 L par 15 LL, sans compter les frais que l'on doit à la présente cour ». ARV, RC, livre no 626, f. 10.

5. . L'étude de ce fonds permet également de connaître l'évolution sociale des détenteurs de cette charge : au début du xve siècle, c'est « l'honorable Miser Johan Mercader, docteur en lois, conseiller du seigneur roi » qui détient cette fonction (ARV, BG, livre no 193, f. 60r, samedi 13 avril 1423) ; au début du siècle suivant, nous trouvons un ecclésiastique « le très magnifique Mosen Luis Johan Cavaller, conseiller du très haut Seigneur Roi » (ARV, BG, livre no 196, f. 378r) ; début xviii^e, il s'agit de « Don Bernat Vilarig y Carros, seigneur des baronnies de Cirat, Pandiel et El Tormo, du Conseil de Sa Majesté » (ARV, RC, livre no 629, f. 2r) ; en 1667, c'est « l'illustre (egregi) Don Gerardo de Cervelló y Mercader, Baron d'Oropesa et comte de Cervelló ». Et nous avons aussi plus de renseignements sur la composition du tribunal : ce dernier est assisté « du noble Don Gerony Canguera, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques de l'Épée, en tant que Maestre Racional- grand trésorier du roi qui contrôle tous les comptes –, ainsi que du gentilhomme (cavaller) le Magnifique Docteur Donato Sánchez Castella pour Assesseur Ordinaire de la Bailía General, enfin de Severino Clavero de Salçes, Procureur Patrimonial de sa Majesté à la nouvelle Bourse de commerce des marchands (Lonja nova de mercaderes) de ladite présente Ville de Valence. » (ARV, RC, livre no 629, f. 5rv, 5 février 1667). L'on est passé d'un technocrate à un noble de haut rang, ce qui confirme l'aristocratisation des charges en Espagne au xviii^e siècle.

6. . Par exemple, en 1419, il y en a deux de la même famille : Ali de Bellys/Belvys dont on nous dit qu'il est « juge du seigneur roi » (alcalde del señor rey) et Faraig de Bellys « Maure » (moro). ARV, BG, livre no 193, f. 10r et f. 14v Un siècle plus tard, la même famille est toujours sollicitée pour la traduction et la charge de juge s'est également transmise : le 3 septembre 1509, c'est Ali de Belvis « alcadi del senyor rey » qui assure cette fonction. ARV, BG, livre no 196, f. 378r.

7. . Nom donné par les Maures à l'espagnol (castillan ou valencien, en l'occurrence).
8. . En principe, selon sa religion : le musulman « tourné vers l'est de Mahomet – en direction donc de La Mecque – et selon la sunna et la charia des Maures » [al alquibla de mahomet segons sunna e xara de moros] et le converti (dans le cas des Noirs) sur les évangiles. Mais, notons, que l'on ne fait pas prêter serment au Juif.
9. . Sarrahin / moro [...] *Enemich de la santa fe catolica e de nostre senyor rey [...] per que aquell puixa vendre alienar e transportar e fer a les sues planes voluntats com a cascun senyor es licit e permes fer de les sues propies coses.* Cette phrase est identique dans toutes les sentences.
10. . Neveu de Pedro de Luna, pape aragonais installé à Avignon sous le nom de Benoît XIII. Les Luna sont une famille noble aragonaise. Remarquons que les dates du sac de Cherchell et de la remise du captif au serviteur correspondent à l'installation et à la mort du pape Benoît XIII à Peñíscola. Nous disposons également de la biographie d'un chevalier castillan de l'époque Pero Niño, écrite par son écuyer Gutierre Díaz de Games sous le titre d'El Victorial, qui raconte toutes les campagnes menées au début du xve siècle par les nobles castillans et aragonais, notamment en Méditerranée. Gutierre Díaz de Games, *El Victorial*, éd. par Rafael Beltrán Llavador, Madrid, Clásicos Taurus no 25, p. 271-313.
11. . Concernant cet épisode, et notamment le rôle de la communauté mudéjar du royaume de Valence dans le rachat des captifs de Cherchell, voir Francisco Javier Marzal Palacios, « El ciclo de la esclavitud... », art. cit.
12. . ARV, BG, livre no 193, f. 81v.
13. . Ibid., 60r-68r. Le lieu où ont été prises les femmes est illisible. En ce qui concerne les traitements : « Don » est le titre honorifique attribué à un noble ; « Mosen », qui équivaut à « Messire », est donné aux nobles de seconde classe en Aragon au Moyen Âge, puis aux ecclésiastiques ; « En » (« Na » pour une femme) est le terme de courtoisie employé pour les notables de la ville – les « citadins honorables » (ciudadans honrats) – ; « Miser/Micer », qui équivaut à « Mon Senyor », s'emploie pour s'adresser surtout aux hommes de lois (avocats, juges, etc.).
14. . Ibid., 79r-80r.
15. . ARV, BG, livre no 202, f. 164rv.
16. . ARV, BG, livre no 196, f. 381rv. Notons que le terme de comerciar n'apparaît dans ces documents qu'au xvie siècle.
17. . Ibid., f. 382rv. Cesaro de Barzi était un marchand florentin installé à Valence qui était le correspondant de Bartolomeu Marchione de Lisbonne et disposait d'un réseau commercial important. Voir, entre autres, Jacqueline Guiral-Hadziiossif, *Valence, port méditerranéen au xv e siècle (1410-1525)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986, p. 399-408 ; José Hinojosa Montalvo, « Cesaro Barchi y otros mercaderes florentinos en la ciudad de Valencia en el tránsito del Medievo a la Modernidad », dossier thématique Sardegna, Mediterraneo e Atlantico tra Medioevo ed Età Moderna in memoria di Alberto Boscoso, *Studi Storici*, III, (1993), p. 231-249.
18. . Ibid., f. 48r.
19. . Voir dans ce dossier, l'article de Rudy Chaulet et Olga Ortega « Le rachat de captifs espagnols à Alger au xvie siècle. Le cas de la rédemption de Diego de Cisneros (1560-1567) », où les auteurs traitent de la rédemption de certains captifs espagnols tombés lors de l'expédition de Mostaganem.
20. . La villa était le village ayant juridiction royale pour juger en première instance.
21. . Voir document 1 en annexe.
22. . ARV, BG, livre no 210, f. 34r, 18 janvier 1610.
23. . Ibid., f. 47r. Il y a 12 deniers dans un sou, 20 sous dans une livre.
24. . ARV, BG, livre no 193, f. 71v-78v, 10 avril 1423.
25. . ARV, BG, livre no 210, f. 5rv.
26. . Ibid., f. 33r.

27. . C'est-à-dire un Turc de naissance, et non quelqu'un devenu musulman et que l'on désignait alors par l'expression « Turc de profession ».
28. . ARV, BG, livre no 210, f. 32rv.
29. . Ibid., f. 48v.
30. . ARV, RC, livre no 629, f. 7v-8r.
31. . Soldats d'une troupe d'élite utilisée pour les incursions en territoire ennemi.
32. . Voir en annexe document 2.
33. . Parmi les marchandises, il y a des vêtements mauresques – une vingtaine de manteaux (almalafes), neuf casaques (aljubes) d'étamine blanche, huit petits chaperons (capironets) de drap, deux capes et des gants –, qui devaient appartenir au tailleur juif.
34. . ARV, BG, livre no 193, f. 33r-37r.
35. . Parmi les marchandises, il y avait : un fardeau de soie d'environ deux tonas, un petit sac de poivre d'environ une tona, trois sacs de laine d'environ cinq quintars, quatre livres de soie, dix livres de soie fluide de différentes couleurs, deux livres de fil, une demi-tona de fil, quatre quintars de tartre, un quintar d'alun. Les poids et mesures sont différents d'une région à une autre et il est très difficile de s'y retrouver. Jacqueline Guiral-Hadziiossif, Valence, port..., op. cit., p. 201 nous parle de tonellada et de quintal (1 tonellada = 22 quintals ; 1 quintal de Valence = 51,12 kg) ; Eloy Martín Corrales – que je remercie ici – m'indique que 1 tona = 20 quintars, que 1 quintar = 4 arrobes, soit 120 livres valenciennes.
36. . ARV, BG, livre no 193, f. 49rv. Il manque une partie des interrogatoires auxquels procède le baile.
37. . ARV, BG, livre no 196, f. 45r-47v.
38. . Sénégal, aujourd'hui.
39. . Factorerie portugaise comme Arguim, Sao Jorge da Mina ou Santo Tomé.
40. . L'expression « des îles » du roi du Portugal, ou du roi d'Espagne, est souvent employée pour désigner tous les territoires conquis. Même lorsqu'ils se trouvent sur les continents, ils ne peuvent être que des « îles » pour les Portugais ou les Espagnols de l'époque.
41. . ARV, BG, livre no 202, f. 219r-221v.
42. . En castillan, ce nom doit s'orthographier Vázquez de Cuña.
43. . Dans la vallée de Lecrín, Grenade.
44. . Mudéjar est le musulman qui vit dans un pays dont le prince est chrétien. Par le baptême, il devient morisque.
45. . ARV, BG, livre no 196, f. 148rv.
46. . ARV, BG, livre no 193, f. 60r-68r.
47. . Ibid., f. 52r.
48. . ARV, RC, livre no 629, f. 106r-108v.
49. . Voir dans ce dossier l'article de Salvatore Bono, « Au-delà des rachats : libération des esclaves en Méditerranée, xvie-xviii siècle », où l'historien nous parle du rôle des naufrages dans la libération d'esclaves.
50. . Sans doute Jaber.
51. . ARV, RC, livre no 629, f. 76r-78v.
52. . Ibid., f. 51r-54v.
53. . ARV, BG, livre no 193, f. 68v-71r. Lupble : lieu non identifié. Selon Sadok Boubaker, il se peut qu'il s'agisse de la Galite, soit Kélibia, appelée jusqu'au xviii siècle la Galipe.
54. . ARV, BG, livre no 196, f. 374r-375v.
55. . Ibid., f. 378r-380v.
56. . Ibid., f. 384rv.
57. . ARV, RC, livre no 629, f. 121rv.
58. . Ibid., f. 123rv.
59. . ARV, BG, livre no 210, f. 35r, 30 janvier 1610.

60. . Ibid., f. 38r, 17 mars 1610.
61. . Ibid., f. 39r.
62. . Jalance, en castillan.
63. . ARV, BG, livre no 210, f. 44r-45v.
64. . Ibid., f. 46r.
65. . Manuel Lomas Cortés, *El proceso de expulsión de los Moriscos de España (1609-1614)*, Valence-Grenade-Saragosse, Publications des universités de Valence, Grenade et Saragosse, 2011, p. 151-172, notamment p. 172 où l'auteur précise que Diego de Amburzea reçut commission des autorités en 1610 pour effectuer ces recherches dans tout le royaume.
66. . Après la rébellion des Morisques de Grenade de 1568, et la répression qui s'ensuivit réduisant de nombreux Morisques en esclavage, en 1572 les autorités avaient disposé que les garçons morisques de moins de 10 ans et demi et les filles de moins de 9 ans et demi ne pouvaient pas être faits esclaves. Voir, entre autres, Francisco J. Moreno Díaz, « Marginaux parmi les marginaux : enfants, femmes et esclaves morisques en Nouvelle-Castille », dans María Ghazali (dir.), 'Les Morisques. D'un bord à l'autre de la Méditerranée', Cahiers de la Méditerranée, no 79, décembre 2009, p. 131-153. [En ligne : <http://cdlm.revues.org/4897>].
67. . Voir note 4.
68. . ARV, RC, livre no 629, f. 67rv.
69. . ARV, BG, livre no 193, f. 47r-48v. Il manque la fin des documents pour ce cas.
70. . ARV, BG, livre no 210, f. 36r-37v.
71. . Il y a sur le document le dessin d'une petite croix avec un point dans chaque angle.
72. . ARV, BG, livre no 210, f. 42rv.
73. . ARV, RC, livre no 629, f. 30v-35v.
74. . Voir Annexes, document no 3.
75. . ARV, BG, livre no 202, f. 232r-236r.
76. . ARV, RC, livre no 629, f. 26r-30v.
77. . Ibid., f. 3r-6v.
78. . Ibid., f. 26r-30v.
79. . Ibid., f. 45rv.
80. . Ibid., f. 32r-35v.
81. . Ibid., f. 40 v.
82. . Ibid., f. 37rv.
83. . ARV, BG, livre no 202, f. 229rv.
84. . Ibid., f. 254rv.
85. . ARV, BG, livre no 210, f. 3rv.
86. . ARV, RC, livre no 629, f. 21v. : « Aixi mateix per no tenir senyal algu de moro per la qual raho rehusen de comprarlo ».
87. . Ibid., f. 91rv et f. 93r-94rv.
88. . Ibid., f. 68r-69v.
89. . Ibid., f. 72r-73v.
90. . Portantveus de General Governador y Llochtinent de Capita General desta Govervació.
91. . ARV, RC, livre no 629, f. 60v-62v et 71rv.
92. . ARV, BG, livre no 202, f. 278rv.
93. . Il semblerait que ce soit Mentesa Bastia, soit La Guardia, Jaén, frontière entre les royaumes de Castille et Grenade, à l'intersection du Guadiana et du Guadalbullón.
94. . ARV, BG, livre no 193, f. 38v-39v.
95. . ARV, RC, livre no 629, f. 131r-132v.

RÉSUMÉS

Le tribunal de la Bailía de Valence est une source importante d'archives pour appréhender le phénomène de la captivité et de l'esclavage à Valence, en Espagne et, en général, dans toute la Méditerranée du xve au xviiie siècle. Dans cet article, nous nous proposons, à travers des exemples, de voir les différentes possibilités d'exploitation de cette source pour mieux connaître ce « commerce des hommes » et son évolution. Nous nous intéresserons donc aux différents acteurs, aux caractéristiques, aux circonstances, mais surtout aux victimes de la captivité et de l'esclavage.

The Bailía court in Valencia (Spain) today is an important archive of documents shedding light on captivity and slavery in Valencia, in Spain, and, in general, throughout the Mediterranean from the fifteenth century to the seventeenth century. In this paper we present specific cases to show how the archive can help us to better understand the evolution of human trafficking. We examine various stakeholders, their characteristics and circumstances, and above all the victims of captivity and slavery.

INDEX

Keywords : captivity, slavery, Mediterranean, Valencia, Bailía

Mots-clés : captivité, esclavage, Méditerranée, Valencia, Bailía

AUTEUR

MARÍA GHAZALI

María Ghazali est professeur de civilisation hispanique à l'université Nice Sophia Antipolis, directrice-adjointe du CMMC et co-directrice des Cahiers de la Méditerranée. Ses travaux portent sur l'encadrement des sociétés en Espagne à l'époque moderne (Inquisition et minorités religieuses, confréries et corporations) ainsi que sur la projection hispanique en Méditerranée. Elle a co-dirigé avec Anne Brogini l'ouvrage collectif *Des marges aux frontières. Les puissances et les îles en Méditerranée à l'époque moderne*, Paris, Éditions Classiques Garnier, Les Méditerranées, 2, 2010. Elle est l'auteur d'articles, parmi lesquels « La phobie du complot morisque : le royaume de Valence dans les années 1580 », dans Fatiha Benlabbah et Achouak Chalkha (éd.), *Los Moriscos y su legado : desde ésta y otras laderas*, Rabat-Casablanca, Instituto de Estudios Hispano-Lusos de Rabat et Faculté des lettres et des sciences humaines Ben M'Sik-Casablanca, 2010, p. 131-156.